Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

46 | 2011

Accueil et formation des enfants étrangers en France de la fin du XIX^e siècle au début de la Deuxième Guerre mondiale

Lettres de Genève (1741-1793) à Jean Henri Samuel Formey. Édition critique établie par André Bandelier et Frédéric S. Eigeldinger. Paris, Champion, 2010, XV-932 p., coll. Vie des huguenots 56. ISBN 978-2-7453-2050-6.

Gisèle Kahn

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/2133>

DOI : 10.4000/dhfles.2133

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 211-219

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Gisèle Kahn, « *Lettres de Genève (1741-1793) à Jean Henri Samuel Formey. Édition critique établie par André Bandelier et Frédéric S. Eigeldinger. Paris, Champion, 2010, XV-932 p., coll. Vie des huguenots 56. ISBN 978-2-7453-2050-6.* », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 12 juillet 2012, consulté le 31 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/2133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.2133>

Ce document a été généré automatiquement le 31 mai 2021.

© SIHFLES

*Lettres de Genève (1741-1793) à Jean
Henri Samuel Formey. Édition critique
établie par André Bandelier et
Frédéric S. Eigeldinger. Paris,
Champion, 2010, XV-932 p., coll. Vie
des huguenots 56. ISBN
978-2-7453-2050-6.*

Gisèle Kahn

- 1 Après la publication d'un ouvrage consacré aux *Suisses dans la République des lettres. Un réseau savant au temps de Frédéric le Grand*¹, vus notamment à travers leurs correspondances, André Bandelier, en collaboration avec Frédéric S. Eigeldinger, nous donne un volumineux ouvrage qui révèle une partie de cette correspondance, celle entretenue par les Genevois dans les années 1741-1793 avec Jean Henri Samuel Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.
- 2 Revenons un moment sur Jean Henri Samuel Formey, le destinataire. Né à Berlin en 1711, d'origine française, réfugié huguenot de la deuxième génération, il exerce dès l'âge de 20 ans le saint ministère à Brandebourg puis à Berlin, mais il abandonne rapidement le pastorat pour raisons de santé, tout en continuant à prêcher tout au long de sa vie, et il enseigne la philosophie au Collège français de Berlin. Il entre à l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin en 1744 comme secrétaire de la classe de philosophie. Il devient historiographe de l'Académie et traducteur dès l'année suivante et est nommé secrétaire perpétuel en 1748, charge qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1795. Homme de lettres, philosophe, journaliste, essayiste, il passera près d'un demi-siècle à l'Académie.

- 3 L'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, ou plus simplement Académie de Berlin, est surtout connue pour son concours sur l'universalité de la langue française, lancé en 1782 et co-remporté par Rivarol en 1784². En fait, bien d'autres sujets de concours ont été proposés au fil des années par cette institution, portant sur les langues³ mais aussi sur des thèmes à caractère philosophique ou scientifique (on en relèvera quelques-uns au fil de la correspondance dont il est ici question). Les académies sont déjà nombreuses à cette époque en Europe. Citons la Crusca de Florence, fondée en 1582, l'Académie française créée en 1635, l'Académie des sciences de Paris en 1666, la Société royale de Londres en 1658, les académies espagnoles, celle de Suède, celle de Bologne, etc. On verra naître celle de Saint-Petersbourg un peu plus tard en 1727. Celle de Berlin est fondée en 1700 par Leibniz qui en fut le premier président et, comme toutes les autres, elle vise à réunir des savants et des philosophes, mais aussi des dilettantes éclairés, des gens de lettres, des hommes d'église ; elle vise aussi à établir une forme de sociabilité savante fondée sur des réunions régulières, des classes (en l'occurrence, de physique ou philosophie expérimentale, mathématiques, philosophie spéculative, belles-lettres ou philologie), et sur la publication d'œuvres et mémoires variés. C'est grâce aux efforts de Frédéric II de Prusse, Frédéric le Grand, monarque éclairé et admirateur des Lumières que cette Académie connaît un nouvel essor à partir de 1744. Il y impose l'usage du français comme langue véhiculaire, il y accueille nombre de philosophes et savants français, pour des durées plus ou moins longues, et non des moindres (Maupertuis, qui en est le président pendant quinze ans, La Mettrie, accueilli à Berlin par Frédéric quand il est obligé de fuir Leyde, Voltaire...), sans compter les membres externes (Diderot, d'Alembert, Jaucourt, le prolifique rédacteur de l'*Encyclopédie*). Les Suisses sont aussi très présents, et c'est ainsi que « Berlin devient le foyer de l'Europe francophone hors de France » (Bandelier, *Des Suisses...*, p. 18).
- 4 La République des lettres vit de correspondances. Écrire des lettres, en recevoir, y répondre représente l'une des occupations essentielles des savants et des écrivains. C'est qu'il s'agit de se faire connaître, de faire connaître ses travaux et ses écrits, de se tenir informé de ce qui se prépare, de ce qui se publie. Il suffit de penser aux 23 000 lettres de Voltaire publiées par Besterman. La correspondance, de et à Formey, conservée dans différents fonds, essentiellement à Berlin et à Cracovie, constitue un ensemble de 17 100 lettres, dont 1 200 écrites par Formey, les autres par ses 2 427 correspondants, en six langues, dont 90 % en français. Se doutant de l'intérêt que les lettres de ses interlocuteurs présenteraient pour la postérité, Formey les conservait précieusement : « Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après ma mort, on pourra tirer de ma correspondance qui actuellement contient au-delà de vingt mille lettres des suites qui seront intéressantes. »⁴ L'inventaire en a été dressé, la liste des correspondants établie, leur répartition professionnelle également, les lieux d'expédition identifiés, les moyens de transport et les modes de distribution utilisés précisés⁵. Parmi tous les correspondants, les Suisses sont nombreux : 160 des années 1730 à la mort de Formey. Ils écrivent de Suisse, mais également de tous les endroits où ils sont installés en Europe et jusqu'aux États-Unis. Les Genevois, ceux qui font l'objet de la présente édition, sont environ 40 et le corpus est constitué de 292 lettres, dont une quarantaine de la main de Formey.
- 5 Dans l'édition établie par A. Bandelier et F. S. Eigeldinger, les lettres sont présentées de façon chronologique. Un jeu de notes important développe toutes les références

biographiques et bibliographiques évoquées. L'ouvrage comporte une imposante série de notices biographiques. Plusieurs index et bibliographies complètent l'ensemble : des noms, des périodiques, des œuvres du XVIII^e cités.

- 6 Mais qui sont les correspondants de Formey ? Le plus assidu est un certain Jean Peschier, ministre longtemps privé de paroisse, devenu pasteur à Bossey, puis à Chêne, puis à Genève. Il semble que le hasard de la mort d'un ami commun soit le déclencheur d'une correspondance amicale qui va durer plusieurs décennies. Mais on trouve aussi, pour des échanges réguliers, le bibliothécaire de la ville de Genève Léonard Baulacre, les libraires Barillot et fils, les libraires Claude et Antoine Philibert, le mathématicien Gabriel Cramer, le philosophe et naturaliste Charles Bonnet, le professeur de théologie François de Roches, le précepteur de princes royaux et professeur d'histoire Paul Henri Mallet, le pasteur et théologien Jacob Vernet, le pasteur Jacob Bennelle et... Voltaire, pour trois billets. Les lettres sont à de très rares exceptions près amicales et chaleureuses, voire familières. Et de quoi parle-t-on ? De tout. De questions théologiques, politiques, scientifiques, littéraires, éditoriales, d'affaires privées, de problèmes de santé, de difficultés de carrière, de recherche d'emploi, pour soi et pour d'autres, de problèmes de publication, et même de questions d'argent. Quelques exemples pour une plongée au cœur des préoccupations intellectuelles et quotidiennes d'une époque.
- 7 L'état de santé des uns et des autres est un vaste sujet d'inquiétude. On se plaint, on est souvent malade, on décrit ses symptômes, ceux de ses amis ou connaissances. Peschier est particulièrement sujet aux maladies, il les attrape toutes ou presque, il en parle dans chacune de ses missives. Il donne tant et plus des nouvelles de la santé des Genevois dont il est proche. Formey évoque lui aussi les maux qui l'affectent. Mais c'est aussi le cas de Bonnet et d'autres. C'est que l'époque paraît rude, le climat, à Genève ou à Berlin, difficile, et l'on parle de ses fièvres, de ses douleurs, des hivers trop froids, des étés malsains. Et l'on plonge au fil des pages dans la description des symptômes les plus variés et des traitements prescrits aux uns et aux autres, efficaces ou non. Les problèmes de santé dérangent la vie personnelle mais aussi professionnelle : retards, contretemps, incapacité à assumer certaines tâches. La maladie la plus terrible, celle qui donne lieu à interrogations – et pas seulement dans la correspondance –, est la petite vérole. Faut-il ou non vacciner ? C'est que Formey, deux fois marié et père de quinze enfants, a vu mourir sa fille aînée à l'âge de 20 ans, puis, à deux jours d'intervalle, deux autres de ses enfants de cette affection et, tout stoïque qu'il est devant la mort de ses proches, il s'interroge, comme d'autres, sur la nécessité de cette « inoculation » dont on discute, semble-t-il, beaucoup à l'époque dans les milieux avisés, à Genève comme à Berlin.
- 8 Il est aussi question, assez fréquemment, de trouver un emploi. On profite de la correspondance pour s'informer des postes à pourvoir, pour recommander tel protégé, ou telle nièce ou demoiselle de bonne moralité et de bonne famille, mais dans le besoin. On retrouve en filigrane les travaux de Bandelier sur la trajectoire professionnelle des gouverneurs, gouvernantes et précepteurs suisses francophones dans l'Europe du XVIII^e siècle⁶, en Allemagne notamment. Des médecins aussi cherchent à s'employer à Berlin, de jeunes pasteurs également. Formey est sollicité pour servir d'intermédiaire et il joue ce rôle sans réserve. Et le réseau des relations se met en branle. On le voit en discussion serrée avec le jeune Paul Henri Mallet, recommandé par Vernet, qui hésite à accepter un emploi de précepteur chez le comte de Callenberg, les appointements lui

paraissant insuffisants, les conditions (isolement à la campagne) médiocres, qui tente de négocier âprement le « gage » proposé..., et qui finit par accepter le contrat, sans enthousiasme et probablement faute de mieux, mais qui est vite appelé ailleurs à des fonctions plus hautes.

- 9 La vie de l'Académie de Berlin fait l'objet d'informations et de rumeurs : sont évoqués les nominations, les départs, les querelles, les décès. Frédéric II a pris La Mettrie sous sa protection. Voltaire a eu des démêlés avec Maupertuis et avec Koenig, et avec Frédéric II. Tombé en disgrâce, il a dû quitter Berlin. D'étranges histoires circulent sur la mort de Maupertuis. D'Alembert, longtemps sollicité pour prendre la succession de Maupertuis à la présidence de l'Académie, a finalement refusé. Euler a cédé à l'appel de Catherine II et est parti pour Saint-Petersbourg. On découvre aussi ça et là quelques-uns des sujets donnés au concours, sujets philosophiques et scientifiques essentiellement : sur le système des monades, sur le mouvement de la terre, sur les mouvements de l'eau, sur les aliments végétaux et animaux, sur l'économie rurale. Au cours du XVIII^e siècle, les académies (en France et ailleurs en Europe), proposent à l'envi comme sujets de concours des questions de physique, de botanique, de physiologie, de droit⁷. Berlin n'échappe pas à la règle.
- 10 Une grande partie des lettres est consacrée à la publication et à la circulation des œuvres, celles de Formey en premier lieu, qui tient régulièrement au courant ses correspondants de l'avancée de ses écrits, et ils sont fort nombreux. Ses correspondants ne sont pas avares de compliments. Mais Formey est aussi journaliste. Il publie divers journaux, la *Nouvelle Bibliothèque germanique*, la *Bibliothèque impartiale*, l'*Abeille du Parnasse*, il a ses entrées dans d'autres, la *Gazette de Berlin*, par exemple. Ecrivains, théologiens, savants lui envoient leurs ouvrages avec l'espoir qu'il les fera connaître, en en faisant notamment donner des extraits. Ce qu'il fait souvent. Mais lui-même est avide de savoir ce qui paraît à Paris, en Hollande et ailleurs. Il demande et reçoit des informations d'un peu partout en Europe : ses correspondants sont à Genève, mais ils sont aussi à Bâle, à Zurich, à Leyde, à La Haye, à Leipzig, à Paris, à Londres, etc. La correspondance devient un lieu d'échanges, parfois âpres, sur tout ce qui s'imprime et circule, sans omettre les rumeurs et les querelles, théologiques (il n'en manque pas au siècle des Lumières), philosophiques, littéraires, scientifiques. On peut évaluer à environ 500 le nombre des ouvrages évoqués, juste cités ou plus largement commentés (cf. l'index des œuvres donné en fin de volume). Mais tout n'est pas toujours rose dans le monde de la librairie au XVIII^e siècle : le droit d'auteur n'existe pas, rien ne semble plus normal que de piller les œuvres de ses contemporains sans les citer, ou d'en publier des compilations sous son propre nom. Ce que dénonce violemment Bonnet, victime de la chose, qui reproche à Formey soi-même de l'avoir largement plagié dans son *Dictionnaire instructif*, sans le citer, sans même utiliser de guillemets. Et Bonnet de reprendre, article par article, et page par page, les extraits « volés ». Et il en profite pour signaler à son auteur, avec une ironie féroce et une fureur non feinte, les inexactitudes et bêtises de certaines définitions du dictionnaire en question : un grand moment de rudesse dans cet univers épistolaire jusque-là plutôt feutré. Comment Formey va-t-il réagir à ces attaques d'une rare virulence venues d'un de ses correspondants les plus fidèles ? Par une profession de foi plutôt pathétique et l'on découvre, à ce seul moment sans doute dans cette correspondance si bien huilée, l'homme souffrant qui se cache derrière la fonction. Il se met « à nu », ce que, dit-il, il ne fait pourtant jamais.

- 11 La vie genevoise et les courriers bruissent des affaires de d'Alembert, de Rousseau et de Voltaire. C'est en 1757 que d'Alembert publie l'article « Genève » dans l'*Encyclopédie*. Peschier écrit : « L'article de l'*Encyclopédie* sur Genève est si injurieux pour les ministres que l'on prendra, je pense, le parti de donner publiquement un honnête démenti à l'auteur. » On connaît la suite. Rousseau répond dans sa *Lettre à d'Alembert*. Mais Rousseau ne tarde pas à avoir à son tour les ennuis que l'on sait. On n'apprécie pas *la Nouvelle Héloïse*, guère plus *le Contrat social*, on vilipende l'*Émile*, on brûle ses *Lettres écrites de la montagne*. Et pendant ce temps, Voltaire, installé à Ferney, à une lieue de Genève, nargue ses voisins, notamment en faisant donner des pièces de théâtre. L'homme n'est guère apprécié, ses œuvres sont passées au crible à mesure de leur parution : « Je ne vois pas que le nombre des partisans de notre voisin dans notre ville augmente, ni que ses relations s'étendent. Il fit dresser un joli théâtre l'année passée dans un château qu'il a acquis dans le territoire de France où il joua la comédie ; il va reprendre, dit-on, cet amusement. Il écrit toujours, il s'agite toujours, il a toujours des fantaisies, tantôt bonnes tantôt mauvaises. La plupart de nos gens, & presque tout le monde, voudraient qu'il n'eût jamais mis le pied ici. » (Vernet). Mais ce sont surtout ses prises de position religieuses qui font scandale : « ... plus cet homme vieillit & plus il s'acharne contre la religion ; c'est qu'elle lui devient plus incommode. Il n'a lu l'Écriture que pour y trouver des contradictions & sa tête vide de bonne philosophie & son cœur de sentiments, l'ont laissé en proie à une foule de préjugés que des passions secrètes ont favorisés et fortifiés. » (Bonnet). D'autres poursuivent : « Il semble que cet homme & sa secte ont comploté l'écrasement du christianisme. Du moins ils ne négligent rien pour y parvenir ; mais la Providence saura maintenir son œuvre. » (Bennelle). Et Formey lui-même, un peu plus tard : « J'ai lu le *Dictionnaire philosophique portatif* : quel amas d'horreurs ! Il y a cependant des lieux, hélas ! où elles sont goûtées... Comment l'auteur de ces abominations peut-il trouver, non un asile, mais un antre où il lui soit permis d'être enseveli ? » Voltaire, Rousseau, réunis dans une même désapprobation : « Nous avons eu, nous en particulier, dans ces deux hommes célèbres de vrais ennemis qui nous ont fait un mal infini chacun à sa façon, vous ne sauriez croire à quel point la religion a souffert ici depuis la publication de leurs séduisants et pernicieux écrits. » (Peschier)
- 12 En arrière-plan, les affaires politiques inquiètent, et en premier lieu la guerre de Sept Ans (1756-1763) et ses répercussions sur la vie quotidienne des Berlinoïses. Bonnet écrit : « Je ne cesserai point d'être inquiet pour le Brandebourg tandis que cette malheureuse guerre continuera. Nous sommes presque compatriotes, et vos calamités sont presque les nôtres. Mais en vérité il suffirait d'être homme pour se sentir attendri à la vue de tant de malheureuses victimes des querelles des rois. Il faudrait aux conducteurs des nations une balance pour peser le sang humain. » Genève pâtit également de cette guerre : « ... quoique éloignés du théâtre de la guerre nous en avons souffert d'une manière très marquée par le chômage de diverses professions, ce qui a mis à l'étroit des gens à leur aise et a réduit plusieurs familles à la mendicité. » (Peschier). La paix revenue est célébrée comme il se doit, la vie de l'Académie reprend son cours. La République de Genève est, elle aussi, le lieu de troubles récurrents. Les tentatives de règlement sont évoquées, voire expliquées, mais comme le dit (assez justement) Jacob Bennelle : « Des étrangers ne peuvent guère se faire une idée bien nette des objets qui nous divisent. Il faut être dans nos murs mêmes pour bien juger de mille choses qui se perdent pour l'étranger & qui cependant fixent le thermomètre politique. » Et vers la fin de cette longue correspondance (on est en octobre 1789), on lira le récit fait par un

des fils de Formey de son passage par Paris et de sa traversée d'une partie de la France et de la Suisse dans les débuts de la Révolution. Tous les malheurs possibles et les plus rocambolesques s'abattent sur ce pauvre jeune homme. On s'en amuserait presque.

NOTES

1. Éditions Slatkine, 2007, 216 p.
2. Sur ce concours et son histoire, voir l'article de Jochen Schlobach, « Langue universelle et diversité des Lumières. Un concours de l'Académie de Berlin en 1784 », *Dix-huitième siècle*, 21, 1989, p. 341-356.
3. Gerda Hassler en analyse quelques-uns dans son article « La discussion sur l'universalité de la langue française et la comparaison des langues : une rupture épistémologique », in Marie-Christine Kok Escalle et Francine Melka (éd.), *Changements politiques et statut des langues. Histoire et épistémologie 1780-1945*, Amsterdam, Rodopi, p. 15-39.
4. J. H. S. Formey, *Souvenirs d'un citoyen* (1789), cité dans Martin Fontius, Rolf Geissler & Jens Häselser (éd.), *Correspondance passive de Formey. Antoine-Claude Briasson et Nicolas-Charles-Joseph Trublet. Lettres adressées à Jean-Henri-Samuel Formey (1739-1770)*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1996, p. 11.
5. *La Correspondance de Jean Henri Samuel Formey (1711-1797) : inventaire alphabétique*. Établi sous la direction de Jens Häselser. Avec la *Bibliographie de Jean Henri Samuel Formey* établie par Rolf Geissler, Paris, Honoré Champion, 2003, coll. Vie des huguenots 29, 475 p.
6. Voir notamment André Bandelier, « Un précepteur en Allemagne à la veille de la Révolution, d'après sa correspondance », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 11, juin 1993, p. 37-44 ; et André Bandelier, « Échanges épistolaires et préceptorat des Lumières », *Documents...*, 29, décembre 2002, p. 145-173.
7. Aperçu de quelques sujets de concours proposés par diverses académies en France au cours du siècle : « Dissertation sur la nature et la propagation du feu », remporté en son temps par la marquise du Châtelet. « Dissertation sur les causes et les variations des vents ». « Question agronomique sur la corruption des blés ». « Étude de la croissance et du dépérissement des arbres ». « L'allaitement des enfants trouvés ». « Comment améliorer les lois pénales pour contenir et réprimer le crime par des châtiments prompts et exemplaires en ménageant l'honneur et la liberté des citoyens ». « Examiner quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des habitants de la campagne vers les grandes villes, et quels seraient les moyens les plus propres à les retenir dans leurs foyers. »

AUTEUR

GISÈLE KAHN

Ecole supérieure de Lyon